

## Ce que le *queer*, le trans et le genre font à la psychanalyse

Les études de genre ont historiquement trouvé l'une de leurs sources d'inspiration principale dans la psychanalyse notamment à travers l'attention portée par celle-ci à la sexualité infantile. Les discours et les pratiques issus du mouvement LGBTQ n'en ont pas moins interrogé en retour, sinon ébranlé, certaines conceptions de la psychanalyse en matière d'identité sexuelle et de devenir de genre, mis en évidence certains de ses impensés épistémologiques à caractère normatif. Le point crucial sur lequel les études de genre et la théorie *queer* et trans questionnent la psychanalyse et la mettent en demeure de répondre est le statut et la validité de la notion de différence sexuelle et du scénario oedipien.

Que sont les études de genre ? la théorie *queer* ? trans ? Par-delà la diversité de leurs approches et leurs dissensions internes, ces travaux ont en commun la remise en cause de la catégorie ontologique du genre et donnent lieu à ce que J. Butler appelle « une doctrine de la mobilité et de la subversion du genre<sup>1</sup> ».

Qu'entend-on par *queer* ? Habituellement des pratiques sexuelles dites « déviantes ». Mais par ce mot qui en anglais veut dire « étrange, bizarre, tordu », on entend également une tradition critique et herméneutique, une discipline inséparable des études de genre apparue dans les années 90. Le *queer* est un positionnement plus qu'une identité, un point de vue qui défait les catégories et les déterminations inamovibles. Un théoricien nord-américain du *queer*, Tim Dean écrit : « Si 'gay' s'oppose à 'hétéro, queer s'oppose donc plus généralement aux forces de normalisation qui régulent le conformisme social<sup>2</sup> ».

Les théoriciennes et les théoriciens du genre ont au moins un point en commun avec les psychanalystes : leurs tentatives et leurs élaborations théoriques ont lieu pour la plupart sur fond d'expériences personnelles. Plusieurs d'entre eux, d'entre elles lient leurs recherches à ce qui pourrait s'apparenter au genre de l'auto-analyse – appellation qu'ils ou elles refuseraient sans doute. Et pourtant nombreux sont les textes *queer* ou trans font état d'histoires et de situations singulières à partir desquelles leurs auteurs, autrices élaborent des positions théoriques. Leur

---

<sup>1</sup> J. Butler in *Sexualités, genre et mélancolie*, M. David-Ménard dir., Editions Campagne Première, Paris, 2009., p. 17.

<sup>2</sup> T. Dean, « Lacan et la théorie queer », *Cliniques méditerranéennes*, « La transexualité : défiguration, déformation, déchirement », n. 74, Erès, 2006, p. 64.

vie influe sur leurs discours, leurs objets, leurs investigations qui ne peuvent être immédiatement qualifiés ou disqualifiés au motif qu'ils seraient idéologiques, tendancieux, mélancoliques ou délirants. Les travaux *queer* ou trans témoignent d'une expérience de vie qu'il est difficile à la psychanalyse de ne pas prendre en considération.

C'est le cas du livre de Paul B. Preciado, philosophe et homme trans, *Testo Junkie* (2008), journal de bord de sa transition, qui résonne d'une voix endeuillée et étonnamment littéraire, la voix d'une enfant née sous la dictature franquiste Beatriz devenu Paul B. Le devenir trans de l'auteur n'est embrassé qu'au prix d'une survie qui s'énonce en toutes lettres, ce que Preciado appelle une « issue ».

Preciado est également l'auteur d'un livre plus récent qui a défrayé la chronique psychanalytique. *Je suis un monstre qui vous parle*, paru en 2019, reprend le discours que l'auteur tenta de prononcer devant l'Ecole de la Cause Freudienne qui l'avait invité et qui l'éconduisit, non sans l'avoir au préalable violemment hué et conspué (aux cris de « c'est du nazisme ! »). Ce livre critique la normativité psychanalytique, ou plus précisément de la manière dont la psychanalyse (au moins la vulgate analytique) soutient des thèses répressives et hétéronormatives.

Pour se convaincre de la persistance de tels positionnements dans nos rangs, il suffit de se reporter à l'entretien que Jacques-Alain Miller a accordé à Eric Marty du 21 mars 2021 dans *Lacan quotidien* (LQ 927) dans lequel le psychanalyste fait preuve d'un humour au goût douteux quand il évoque à plusieurs reprises « Mister Bistouris et Madame Hormone » et se félicite sans sourciller que Lacan n'ait pas eu besoin de Butler pour penser le genre – pas plus que lui non plus d'ailleurs.

Le genre pose une question politique mais également éthique. C'est à ce titre qu'elle requiert l'attention des analystes. Ce que la psychanalyse depuis Lacan entend par « éthique » concerne le désir du sujet. Un désir qu'il nous appartient d'entendre dans sa singularité sans chercher à le traduire sur un plan nosographique. C'est d'ailleurs le reproche que Preciado adresse à la psychanalyse : celui de pathologiser le sujet « trans », le désir « *queer* » sous couvert d'écoute faussement hospitalière. Or la question du désir énigmatique du sujet – analysant aussi bien qu'analyste – n'est pas neuve pour la psychanalyse – elle court depuis la cure d'Anna O., mais est renouvelée dans le contexte contemporain du genre.

Preciado dénonce dans son discours aux analystes ce qu'il appelle « le régime binaire hétéro-patriarcal<sup>3</sup> » que reconduirait selon lui la psychanalyse. Ce qu'il récuse, c'est la force subversive de l'hypothèse de l'inconscient : « La psychanalyse n'est pas une critique de cette épistémologie, mais la thérapie nécessaire pour que le sujet patriarcal-colonial continue à fonctionner malgré les coûts psychiques énormes et la violence indescriptible de ce régime<sup>4</sup> ». La différence sexuelle ne reproduit pas si simplement un ordre hétéro-normatif de domination. Mais elle n'est peut-être pas non plus la clé de voûte inamovible de la psychanalyse. On peut ne pas apprécier le style provocateur et agressif de Preciado, mais il est difficile de balayer d'un revers de main un certain nombre des questions qu'il pose à la société en général et à la communauté psychanalytique en particulier.

Preciado interpelle la psychanalyse sur ses préjugés ou ses impensés de genre : il l'enjoint de balayer devant sa porte et de relire son archive freudo-lacanienne. Ce que le trans ou le *queer* font à la psychanalyse est de l'amener à repenser la manière qu'elle a eu, qu'elle a de penser le sexe et le genre. Certains préjugés quoiqu'on en dise ont la vie dure, sinon force de loi. En théorie, relève de la perversion ce qui équivaut à un déni de la différence sexuelle, entendue comme reconnaissance par les sujets sexués de l'irréductible dualité du masculin et féminin, reconnaissance qui passe par l'acceptation du fait symbolique de la castration : par exemple, ces « perversions » énumérées par la théoricienne du genre Gayle Rubin telles que le transsexualisme, l'homosexualité et le fétichisme.

Laplanche et Pontalis, qui refusent par prudence de s'engager sur le terrain de la différence sexuelle moins univoque qu'il n'y paraît dans le lexique freudien, commentent ainsi le terme freudien de *Verleugnung* : « (...) le déni de la castration est le prototype, et peut-être même l'origine, des autres dénis de la réalité » (Laplanche et Pontalis, Vocabulaire de psychanalyse, version en ligne).

Le trans nous pose question – plus encore que le *queer* – et nous oblige à questionner nos modèles d'intelligibilité du sexe et du genre. Ce dernier déjoue en effet le rapport de continuité supposée entre le corps et l'identité de genre : il n'est pas pour le transgenre question d'« inversion » selon le mot freudien, mais de traversée (crossing) de la frontière du genre et du sexe. Le trans met son corps à l'épreuve. C'est le cas de Preciado qui narre par le menu dans *Testo Junkie* sa prise d'hormones et sa transition phénoménologique. C'est, au moins en

---

<sup>3</sup> B. Preciado, *Je suis un monstre qui vous parle*. Paris, Grasset, 2020, p. 27.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 85.

apparence, en-deça du choix d'objet que se situe la question pour le sujet trans qui récusé, au niveau de l'identification, ce que les études de genre appellent l'assignation sexuelle. Le sujet trans refuse son identité sexuelle et sociale, renégocie son inscription dans le symbolique par un détour dans le réel : il est amené le cas échéant à opérer une transformation sur son corps (hormones, opération), à demander un changement de prénom, à s'adresser au législateur pour reconnaître, faire constater, ce réel.

La nature du désir trans, des désirs trans, n'est pas aisée à cerner. L'analyste devrait se garder de conclure trop vite à un déni de réalité. Preciado est tout sauf fou. Judith Butler insiste d'ailleurs sur le fait que la matérialité des corps n'est pas remise en cause dans son travail théorique. L'un des ouvrages publiés juste après *Trouble dans le genre* (1990) s'intitule *Des corps qui comptent* (*Bodies that Matter*, 1993). Dans ce livre Butler a souhaité, ce sont ses termes mêmes, « apporter un correctif à l'idéalisme linguistique de *Gender Trouble* », c'est-à-dire ne pas laisser s'installer l'idée que le genre ne serait qu'une affaire de langage totalement indépendante de la question du corps. La matérialité sur laquelle revient Butler dans ce livre (un livre peut-être plus important et plus difficile que *Trouble dans le genre*) est non pas la matérialité donnée, le fait matériel, mais le processus de matérialisation des corps. Quelque chose du corps ne se laisse pas simplement réduire à du langage – ni aux itérations performatives du genre, ni même à de la forme somatique préexistante. Dans le corps, selon Butler, une dimension échappe qui ne se laisse ni réduire, ni saisir. Cette intuition est loin de paraître contre-intuitive aux analystes que nous sommes.

Quoi qu'il en soit, le transgenre – plus frontalement que le *queer* – s'accompagne d'une mise en cause du genre – à telle enseigne qu'il s'attire les foudres de certaines féministes qui l'accusent d'avoir abandonné leur combat : il confine à un point qui paraît extrême, celui de traversée de la barrière symbolique, somatique, matérielle du sexe. Par le biais de la pharmacologie, Preciado déjoue les injonctions du bio pouvoir : l'auto-administration de testostérone lui permet de déconstruire le rapport entre nature et artifice, entre sexe et genre. « Peu à peu cette voix étrangère s'est installée en moi, c'est avec cette voix, fabriquée mais biologique, étrange mais entièrement mienne que je m'adresse à vous aujourd'hui<sup>5</sup> ». Ce devenir trans d'origine pharmaceutique vient apporter un démenti à l'idée de nature humaine. Il s'est agi pour elle devenu lui se de dénaturiser, de se désidentifier, de se débinariser. Il vient aussi bousculer nos certitudes, ce que Preciado désigne comme les « croyances » des psychanalystes.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 39.

Qu'en était-il pour Freud ? Dans « Conséquences psychiques de la différence des sexes » (1925), il expose le « complexe de masculinité de la femme » qu'il considère comme une formation réactionnelle, synonyme d'envie du pénis : « L'espoir de finir par avoir tout de même un jour un pénis et par là de devenir égale à l'homme peut se maintenir jusqu'en des temps invraisemblablement tardifs et devenir le motif d'actions singulières incompréhensibles autrement. Ou bien intervient le processus que j'aimerais désigner comme déni, qui dans la vie d'âme enfantine semble n'être ni rare ni très dangereux, mais qui, chez l'adulte, introduirait une psychose<sup>6</sup> ». La différence des sexes est selon Freud pour la fille l'objet d'une reconnaissance cruciale à son devenir névrotique, même si elle s'accompagne sous sa plume d'un déterminisme de genre évident : « De cette façon la connaissance que la fille prend de la différence des sexes au niveau anatomique l'éloigne de la masculinité et de l'onanisme masculin, et la pousse dans de nouvelles voies, qui conduisent à l'épanouissement de la féminité<sup>7</sup> ». Les enjeux de ce que Freud appelle la « connaissance de la différence des sexes » oppose donc la fille au garçon.

Résultant de la connaissance et de l'exigence de reconnaissance du destin de l'anatomie, les positions psychiques prennent selon Freud littéralement corps. Et pourtant ainsi que de nombre commentateurs analystes ou non l'ont noté, en examinant les conséquences psychiques de la différence des sexes, Freud entérine un constructivisme du genre qui s'affranchit au moins en partie de la seule détermination du sexe. La donnée de l'organe reste cependant pour lui centrale à la mise en jeu des identifications et des contre-identifications. Dans un dernier mouvement qui n'a rien d'un remords Freud soutient :

Dans ces jugements, on ne se laissera pas fourvoyer par la contestation des féministes qui veulent nous imposer une complète parité de position et d'appréciation entre les sexes, mais en revanche on leur accordera volontiers que la majorité des hommes aussi reste loin en arrière de l'idéal masculin, et que tous les individus humains, par suite de leur prédisposition bisexuelle et de l'hérédité croisée, réunissent en eux des caractères masculins et féminins, la masculinité et la féminité pures restent des constructions théoriques au contenu mal assuré<sup>8</sup>.

La différence des sexes emporte selon Freud des conséquences psychiques qui sont autant de destins de genre, de structure mais également de déterminations touchant au jugement. Le sujet féminin n'est pourtant pas selon un individu tout à fait comme les autres. Quoiqu'il

---

<sup>6</sup> S. Freud, « Conséquences psychiques de la différence des sexes » in *Œuvres complètes XVII, 1923-1925*, Paris, PUF, 2006, p. 196.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 201.

confesse un certain malaise à formuler l'infériorité morale des femmes, il ne peut résister à tirer une conclusion qui s'impose à lui : « On hésite à l'énoncer, mais on ne peut cependant se défendre de l'idée que le niveau de ce qui est moralement normal devient autre pour la femme. Le sur-moi ne devient jamais aussi impitoyable, aussi impersonnel, aussi indépendant de ses origines affectives que nous l'exigeons de l'homme<sup>9</sup> ». Freud reproche aux femmes « un moindre sentiment de la justice que l'homme<sup>10</sup> ». En cet endroit, la science freudienne tourne au procès d'intention contre le genre. La différence des sexes n'est plus une simple différence constatée, elle se mue en inégalité assumée : « La femme reconnaît le fait de sa castration et par là même la supériorité de l'homme et sa propre infériorité, mais elle se rebelle aussi contre cet état de choses désagréable<sup>11</sup> ». La conception freudienne de la féminité est incontestablement normative. Elle débouche sur une finalité postulée comme normale, comme destinale : « Ce n'est qu'un troisième développement, avec bien des détours, qui débouche sur la configuration finale normale pour une femme, configuration qui prend le père pour objet<sup>12</sup> ».

Freud réserve toutefois la possibilité d'un démenti venant de la clinique ; à la fin de son article émet une réserve non négligeable :

Je suis enclin à accorder de la valeur aux développements exposés ici sur les conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique, mais je sais que cette appréciation ne peut être maintenue que si les découvertes faites sur une poignée de cas confirment de façon générale et se révèlent typiques. Sinon ce serait juste une contribution à la connaissance des multiples voies dans le développement de la vie sexuelle<sup>13</sup>.

Cette dernière formule frappe et contraste avec ce qui a précédé : « des multiples voies dans le développement de la vie sexuelle » annoncent peut-être les voix *queer* qui réclament à corps et à cris d'être entendues.

Que font le trans, le *queer*, le genre à la psychanalyse ? Ils l'obligent à continuer de remettre sur le métier son épistémologie fondée sur la différence sexuelle et le cas échéant changer de paradigme (le schème oedipien), ainsi que l'y invite Preciado. Le jugement de celui-ci est réducteur et même erroné lorsqu'il assimile pouvoir psychiatrique à la pratique de la cure

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> S. Freud, « Sur la sexualité féminine » in *Œuvres complètes XIX, 1931-1936*, Paris, PUF, 2013, p. 14.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> S. Freud, « Conséquences psychiques de la différence des sexes », *op. cit.*, p. 202.

analytique<sup>14</sup>, mais il me semble avoir raison sur un point : la psychanalyse est dans l'histoire des sciences un savoir situé : « Vous ne pouvez plus recourir systématiquement aux textes de Freud ou de Lacan comme s'ils avaient une valeur universelle non située historiquement<sup>15</sup> ».

L'une des contributions principales des travaux de Judith Butler est de démontrer et de démonter le genre comme une catégorie historique : « Mais comprendre le genre comme une catégorie historique, c'est reconnaître que, comme manière de configurer culturellement le corps, le genre est ouvert à un refaçonnement continu et que ni l' 'anatomie', ni le 'sexe' n'échappent au cadre culturel »<sup>16</sup>. Non seulement le genre est construit – c'est d'ailleurs l'idée freudienne, il n'est pas inné –, mais, il est historiquement construit et en constante mutation : c'est ce qui explique selon Butler que les catégories du genre aujourd'hui publiquement prolifèrent : « des *gender queer*, des garçons, des transgenre, des transsexuels, des *butch*, des *femmes aimant des hommes trans*<sup>17</sup> ». Cette liste non exhaustive peut donner le tournis : c'est la liste ouverte des identifications de genre et des combinaisons de choix d'objet.

Preciado ne place pourtant pas Lacan sur le même plan que Freud. Elle écrit : « Mon hypothèse est que Lacan ne réussit pas à se défaire du binarisme sexuel à cause de sa propre position à l'intérieur du patriarcat hétérosexuel comme régime politique. Sa dénaturalisation était conceptuellement en marche, mais Lacan lui-même n'était pas politiquement prêt<sup>18</sup> ». Chez Lacan, les positions de l'homme et de la femme sont sérieusement compliquées dans la comédie des sexes qui se joue entre parade et mascarade, donnant lieu à des brouillages de genres tout à fait inattendus. Les positions d'identification s'en trouvent difficilement démêlables et peu stables ontologiquement. L'insigne du phallus comme marque du désir, signifiant du désir de l'Autre, complique d'emblée la donne et place les hommes et les femmes dans l'espace intersubjectif et dialectique d'une comédie voilée.

Ce que propose Monique David-Ménard avec la théorie *queer* – avec Butler – mais aussi en partant de Lacan est de « (p)ousser plus loin la comédie de l'ontologie sexuelle<sup>19</sup> ». La raison

---

<sup>14</sup> « La majorité de ceux qui refusaient de vivre selon les normes de la différence sexuelle patriarcale étaient d'une part persécutés par la police et le système judiciaire comme potentiellement criminels, et d'autre part pathologisés par l'appareil psychanalytique, enfermés dans des prisons psychiatriques, (...) soumis à des traitements de lobotomie, d'hormonothérapie, d'électrochocs, ou d'une supposée 'cure analytique' » (Paul B. Preciado, *Je suis un monstre qui vous parle*, op. cit., p. 95).

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>16</sup> J. Butler in *Sexualités, genre et mélancolie*, op. cit., p. 14.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>18</sup> Paul B. Preciado, *Je suis un monstre qui vous parle*, op. cit., p. 93.

<sup>19</sup> M. David-Ménard, in *Sexualités, genre et mélancolie*, op. cit., p. 200.

pour laquelle David-Ménard juge les travaux de Butler utiles aux analystes est qu'ils permettent de penser non pas seulement un impensé, mais de s'attaquer à un impensable : « Dans *Gender Trouble*, le genre, c'est l'ambiguïté de la sexuation qui devient pensable, au lieu d'être rejetée hors du champ de l'intelligibilité<sup>20</sup> ». C'est à mon sens le point le plus important parce qu'il peut avoir des incidences cliniques : penser non pas la fin de la différence des sexes – que Butler elle-même n'appelle pas de ses vœux – mais penser, s'autoriser à penser l'ambiguïté de la sexuation, au-delà, en-deçà des formules de la sexuation fondées sur le phallus symbolique.

Il est frappant de constater combien les théoriciens du genre, du *queer*, du trans interpellent les psychanalystes. Peut-être nous analystes devrions-nous nous interroger pour comprendre le sens de cette adresse parfois violente, comme c'est le cas pour Preciado. Ce que les études de genre n'ignorent pas quoiqu'elles la critiquent est la psychanalyse a ouvert la voie de la déconstruction de l'ordre sexuel en faisant du sexuel, du « sexual » freudien, une construction.

La référence à la psychanalyse joue d'ailleurs un rôle particulier dans les études de genre, trans, *queer*. Elle est ce que la critique Anne-Emmanuelle Berger appelle d'un mot anglais « bone of contention », pomme de discorde (mais en anglais, il s'agit plutôt d'un os à ronger) qui oppose et distingue des tendances adverses. Pour certains, certaines la psychanalyse permet de déconstruire les normes de genre, pour d'autres, elle tend à les renforcer et à pathologiser les individus ne se reconnaissant pas dans les identifications de genre socialement admises.

La forme de l'adresse est d'ailleurs capitale aux expériences du genre, qu'elles soient vécues ou théoriques. Le cross-genre ainsi que le note Butler est une adresse à l'autre, une demande de reconnaissance par l'autre<sup>21</sup>. L'hypothèse qu'elle fait au sujet de l'identification trans-genre n'est pas sans nous parler à nous autres analystes : « Alors ce vers quoi j'essaie de m'avancer ici, c'est d'imaginer l'identification transgenre non pas comme affiliation à un genre déjà établi, mais plutôt comme une 'fantastique demande relationnelle'<sup>22</sup> ». Pour contourner l'écueil de la pathologisation, de l'assignation stigmatisante, Butler comprend le désir transgenre comme « la possibilité de s'adresser et d'être le destinataire d'une adresse<sup>23</sup> », une

---

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> « En fait deux actes ont lieu : le premier est un acte d'auto-nomination, mais le second est une forme d'adresse, une adresse à un « tu » auquel il est demandé de considérer cette personne comme un garçon » (J. Butler, *Sexualités, genre et mélancolie*, op. cit., 23).

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 31.

forme extrême d'adresse. Si tous les sujets n'éprouvent pas la nécessité d'en passer par-là pour se constituer comme sujet de l'adresse, envisager l'identification transgenre dans ces termes n'a rien d'impossible pour la psychanalyse notamment lacanienne qui envisage le sujet dans son rapport à l'adresse.

Ce que le *queer* et le trans font à la psychanalyse est de la faire vaciller sur son socle – son double socle composé du complexe d'Œdipe et de la différence sexuelle. Preciado va sans doute un peu vite en besogne lorsqu'il parle de naturalisation de la différence sexuelle dans la psychanalyse. Il entend par là un « processus de subjectivation en accord avec le régime de la différence sexuelle<sup>24</sup> ». Outre l'acrimonie, la remarque de Preciado n'est cependant pas tout à fait infondée. Le *queer* notamment pose des questions qui obligent la psychanalyse à répondre d'elle-même, à s'interroger pour elle-même. Ce n'est pas tant l'injonction militante que l'exigence éthique qui doit nous interpeller et nous amener à répondre. Le *queer* fait fonction de mouche du coche. Comment soutenir la différence sexuelle comme opérateur psychique sans sombrer dans l'hétéronormativité ?

La différence sexuelle, cette « épistémologie historique<sup>25</sup> » comme l'appelle Preciado, est-elle dépassée ? Comment travailler sans elle ? ou comment continuer à travailler avec elle ? De manière prudente, Laplanche et Pontalis dans leur *Vocabulaire* ne consacrent pas d'entrée à la différence sexuelle, ce qui n'est pas le cas de Roudinesco et Plon qui dans leur *Dictionnaire de psychanalyse* reviennent sur le fait que la différence sexuelle résulte du monisme sexuel ou principe d'une libido unique posée par Freud. Une phrase m'a paru symptomatique sous leur plume : « En France à partir de 1980, hormis quelques travaux spécialisés, l'interrogation sur la différence des sexes n'intéressa plus la communauté freudienne<sup>26</sup> ». S'il est assez juste que la différence des sexes n'est pas au centre des travaux actuels des différentes communautés analytiques, la question n'en demeure pas moins posée : quel statut et quelle validité donner à une notion ? Quid d'un certain devenir dogmatique de cette référence dans la théorie et nos pratiques analytiques ?

La question contemporaine de la différence des sexes pour la psychanalyse me semble parfaitement posée par Anne-Emmanuelle Berger qui n'est pas analyste : elle est celle de son

---

<sup>24</sup> B. Preciado, *Je suis un monstre qui vous parle*, op. cit. p. 43.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>26</sup> E. Roudinesco, M. Plon, *Dictionnaire de psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, p. 225.

« contenu (déterminable, immuable)<sup>27</sup> »: mais y-a-t-il « la » différence sexuelle ? Il s'agit d'interroger sinon la pluralisation, du moins la complication, de la différence sexuelle.

La question *in fine* qui se pose à nous est de savoir si « toucher » – j'emploie ce verbe à dessein car c'est l'acte constitutif du tabou selon Freud – à la différence sexuelle mettrait en péril l'édifice de la psychanalyse freudienne tout entier. Quel tabou enfreindrait-on à y toucher ? « L'interdit capital et nucléaire de la névrose est, comme dans le tabou, celui du toucher ; d'où le nom : angoisse de toucher, délire de toucher. L'interdit ne s'étend pas seulement au toucher direct par le corps, mais il prend l'ampleur de l'expression figurée : entrer en contact<sup>28</sup> ». La différence sexuelle aurait-elle une fonction si rassurante, si névrotisante pour la communauté psychanalytique que nous ne pourrions-nous la réinterroger ?

Une manière de répondre à cette question est de considérer l'affaire oedipienne en examinant la manière de sa remise en cause à peine voilée et audacieuse par Lacan<sup>29</sup> dans la conférence de 1952 dans « Le mythe individuel du névrosé ». Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », près de huit ans plus tard en 1960, Lacan revient sur sa critique du modèle œdipien, la justifiant par la perte du sens tragique à l'époque contemporaine : « L'Œdipe pourtant ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie<sup>30</sup> ». Un changement de modèle, sinon de paradigme, peut dans certains cas s'imposer. Le contemporain de la clinique a vocation à interroger nos schèmes théoriques qui ne sont pas immuables.

Le paradigme de la différence sexuelle est sans conteste plus difficile à remplacer que le schème oedipien. Dans son entretien à *Lacan quotidien*, Jacques-Alain Miller se trompe cependant lourdement sur un point : les études de genre ne sont pas simplement une machine de guerre contre la différence des sexes. C'est loin d'être aussi simple, ni aussi unanime que cela entre les théoriciens et théoriciennes du genre. Butler n'entend pas se

---

<sup>27</sup> A.-E. Berger, « La 'différence' sexuelle » ou les fins d'un idiomme », *Terra-HN*, « Que veut dire traduire ? », 2009-2010.

<sup>28</sup> S. Freud, *Totem et tabou* in *Œuvres complètes XI, 1911-1913*, Paris, PUF, 2009, p. 229.

<sup>29</sup> Voir sur cette question : I. Alfandary, "Pour compliquer un peu le complexe d'Œdipe", *Lettres de la SPF*, 35, 2016, 50-61.

<sup>30</sup> J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 813.

débarrasser pas de la différence sexuelle mais soutient qu'elle est l'objet d'une renégociation incessante :

il semble que l'humain doive devenir étranger à lui-même, monstrueux même, pour réinstaurer l'humain sur un autre plan. Cet humain ne sera pas un, en effet, il n'aura pas de forme définitive, mais il négociera constamment la différence sexuelle de façon à ce qu'elle n'ait pas de conséquences naturelles ou nécessaires sur l'organisation sociale de la sexualité. Si j'insiste pour dire ce sera là une question persistante et ouverte, c'est pour suggérer de ne pas définir la différence sexuelle mais de laisser cette question troublante ouverte et non résolue<sup>31</sup>.

Ce que suggère Butler, c'est de laisser la question – la question de la sphinge – ouverte : laisser travailler son énigmaticité et opérer les modalités et les instances de sa reconnaissance.

Quel intérêt les psychanalystes trouveraient-ils à la critique *queer* ou trans ? Sûrement pas l'instruction de procès de la psychanalyse, de la poursuite du procès que Foucault avait commencé d'instruire lui qui voyait en Freud l'intensification de l'hypothèse répressive. La possibilité d'interroger à de nouveaux frais un en-deçà, un à-côté de la différence sexuelle et du nœud de la castration, de l'organisation phallique de la sexualité féminine. C'est sans doute d'ailleurs de ce côté, celui du « continent noir », des conditions de son organisation phallique et de l'autre jouissance, qu'un certain nombre de questions queer ou trans restent à être explorées plus avant, questions qui, comme l'avait bien compris Lacan en son temps, sont loin de n'intéresser que les femmes.

Isabelle Alfandary

---

<sup>31</sup> J. Butler, *Défaire le genre*, Paris, Ed. Amsterdam, 2006, p. 219.